

" L ' O U E S T , L E V R A I "

de

SAM SHEPARD

par la Compagnie BERTO-RIBES et Cyril HUMPHRIS

Adaptation

Rudi COUPEZ

avec la collaboration de Luc BERAUD, Bernard STORA et Cyril HUMPHRIS

Mise en Scène

Jean-Michel RIBES et Luc BERAUD

Assistés par Dominique CLEMENT

Décor : Charles MARTY

Costumes : Valérie GRALL

Eclairages : Gérard KARLIKOW

Effets sonores : Guy LERMINIER

Avec

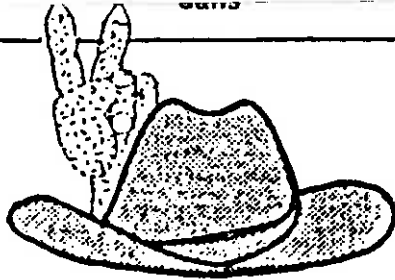
Richard BOHRINGER : Lee

Roland BLANCHE : Austin

Michel BERTO : Saül Aron, le Producteur

Josine COMELLAS : Manman.

Tournée organisée par THEATRE ACTUEL.



Sam Shepard l'ouest, le vrai

L'Ouest, le vrai. Le talent, le vrai ..

Bernard Thomas LE CANARD ENCHAÎNÉ

On rit beaucoup dans cette comédie burlesque aux relents de souffre.

Monique Prévot FRANCE SOIR

Roland Blanche (Austin), Richard Bohringer (Lee), Michel Béro (l'intermédiaire des producteurs), Louba Guertchikoff (la maman)... mènent la danse avec beaucoup d'acuité et de chaleur.

Michel Cournot LE MONDE

Richard Bohringer et Roland Blanche sont tout simplement prodigieux de bagout, d'imprevu, de vérité et de pathétisme. Un grand duo d'acteurs ..

Pierre Marcobiu LE POINT

Ces deux-là, on les regarderait des heures s'entre-déchirer, en se gôinant de pop-corn.

Gilles Costaz LE MATIN

La mise en scène de Luc Béraud et Jean-Michel Ribes traduit puissamment ce tragique drôlatique.

Paul-Louis Mignon FRANCE INTER

...une mise en scène "très cinéma" aussi drue qu'est dru le texte de Shepard... nous sommes tous emportés par le vent d'Ouest.

Jean-Claude Kerbourc'h LE QUOTIDIEN

L'HUMOUR de Sam Sheppard, à la fois familier et menaçant, nous abandonne toujours un pied en l'air au bord du gouffre. Ses petites histoires, qui n'ont l'air de rien, vont au fond de la nostalgie des hommes, comme en jouant. Et c'est bien de jeu qu'il s'agit, d'une manière de brouiller les cartes et de faire la nique à la vie, qui n'est pas drôle, comme chacun le sait.

Ici deux frères, l'un scénariste et très bougeois, l'autre trimardeur et bohème, se retrouvent, après une longue séparation, dans la maison de leur mère absente. Il s'engage alors entre eux une bizarre épreuve de force, où se mêlent rancœur et connivence, souvenirs et rêves, en un mouvement plein d'imprévus, de retournements, où affleure je ne sais quelle détresse

C'est ce que rendent bien, et avec infiniment de naturel jusque dans l'imprévisible, Richard Bohringer et Rolând Blanche, comme deux garnements qui s'amusent à faire des bêtises, dévastant cœur et maison, avant de partir vers l'Ouest où est le désert et le possible, et plus

encore l'inaccessible. La dernière cabane de Robinson.

Ce ton farceur, et puis l'arrière-goût de cendres, passe ici toujours par l'enfance, une sorte d'innocence sauvée, que Bohringer, tout en carure, faraud de village, et Blanche, tout en profil, presque timide, portent en eux le plus simplement du monde, et sans rompre avec l'essentiel, cet humour déroutant, toujours changeant, parfois énorme, un peu triste, où l'Amérique est prise au piège. Luc Béraud et Jean-Michel Ribes, qui ont mis en scène, en trouvent l'exacte dimension presque amicale, un brin sournois et pourtant subversive.

Michel Berto et Louba Guertchikoff complètent la distribution de cette comédie inconsolable et gale où l'homme, au cœur de la déroute, se souvient encore une fois de l'enfant qu'il porte en lui, et qui un instant se réveille. Bohringer et Blanche, comme orphelins, vont superbement jusqu'au bout de cette folie où le burlesque a l'âme meurtrie.

Pierre MARCABRU.

« L'OUEST, LE VRAI »

LE mythe de l'Ouest à travers le mythe des frères ennemis. Sam Shepard isole dans une maison naturellement isolée le frère cow-boy et le frère embourgeoisé. L'un vit de l'air du temps, l'autre de scénarios. Si, tout d'un coup, ils se mettaient à vivre, à travailler ensemble ? Les deux Amériques, celle du risque irréfléchi et celle du confort idiot, pourraient se réconcilier et marcher la main dans la main. Impossible, finit par dire Shepard en regardant mourir les rêves américains.

La traduction est bonne, car elle utilise les mots les plus parlés et les plus « jeunes ». La mise en scène du tandem Luc Béraud-Jean-Michel Ribes décortique, écaille après écaille, les faits et gestes des deux écrivains en eau trouble. Elle est moins heureuse avec les deux autres personnages : le producteur holly-

woodien pour lequel l'amusant Michel Berto en fait trop à sa guise et le personnage fugitif de la mère, qui paraît gommé.

Shepard se cache, ne sort jamais de chez lui mais, s'il venait, lui le fou de rodéo, il serait vraisemblablement fort content du match tragique et drolatique que se livrent Blanche et Bohringer. Roland Blanche est un merveilleux mollusque aux vellétés de bélier. Richard Bohringer a une présence de plantigrade ; cet ours brun fait craquer la pièce et les planches là où elles doivent craquer. Il n'a pas déserté le cinéma pour rien. Ces deux-là, on les regarderait des heures s'entre-déchirer, en se goinfrant de popcorn.

Gilles COSTAZ G. CZ

LE MATIN

LE NOUVEL observateur

L'OUEST, LE VRAI de Sam Shepard
Adaptation de Rudi Coupez

● Sam Shepard est devenu célèbre comme scénariste et dialoguiste de « Paris, Texas ». Il appartient à cette génération d'auteurs américains qui, au moins depuis Albee, mettent en scène des marginaux, des paumés. Cette fois, un scénariste besogneux et son frère, brute sympathique, qui casse tout et rêve de déserts, entre deux filouteries. La mise en scène de Luc Béraud et Jean-Michel Ribes sert à merveille, avec bris de vaisselle et d'objets, ce dialogue seulement interrompu par un producteur rondouillard (Michel Berto) et une maman indulgente (Louba Guertchikoff). Mais ce sont les deux protagonistes, Richard Bohringer et Roland Blanche, qui emportent le morceau. Chacun dans son genre, ils sont prodigieux de naturel. Formidables bonshommes, ces deux-là ! Puissent-ils ne pas être confisqués par le cinéma ! Ne les ratez pas.

G. D.

GUY DUMUR

Le Canard enchaîné

31 OCT. 1984

La liberté de la presse ne s'use que quand on ne s'en sert pas.

Le Théâtre

L'OUEST, LE VRAI (Le talent, le vrai)

Si vous n'êtes pas tout à fait certains d'avoir compris ce que l'expression « brûler les planches » signifie, courez vous chauffer le cuir à Richard Bohringer. Son partenaire Roland Blanche est excellent. Il a, lui, ce quelque chose en plus qui arrache tout : l'aisance, le naturel, l'insolence. Il explose.

Deux frères se retrouvent par hasard dans la maison de leur mère, partie en voyage en Alaska. Austin-Blanche tape interminablement à la machine des scénarios de commande, dont il attend un jour, peut-être, le gros lot. Il est diplômé d'une grande école, rangé, marié, cultivé, plutôt bon garçon. La vio le touche par Underwood interposée. Lee-Bohringer, lui, est une bête humaine. Un grouillement de pulsions, de violence, de révolte. Voyou, casseur, margeo, un loup solitaire.

Alors quoi ? Son frangin gagne un max de pognon en vendant des fadaïses à ce producteur en costard rose ? Il va te lui en fourguer, lui, de la tranche de vie, du jamais vu, du saignant. L'histoire de ces deux cavaliers, par exemple, qui se poursuivent à travers le Texas, le premier ne sait pas où il va, le second a oublié ce qu'il poursuit. Comment ? ça n'a pas de sens ? Génial tout simplement. Du reste, le producteur (Michel Berto) entre en délire. Jamais il n'a rien entendu de plus, d'aussi... C'est l'Ouest, le vrai. Il n'y

a plus qu'à écrire. Qu'à peupler de mots les choses de la vie : c'est le boulot du scénariste, ça.

D'affrontement en bagarres, les deux frères en viennent à inverser les rôles, l'intello s'enrageant à prouver qu'il est capable de voler n'importe quoi, même des grille-pain, dans le voisinage pour devenir digne de Lee ; celui-ci se battant à coups de club de golf contre ces



saloperies de mots coincés dans la machine à écrire. Après avoir mis à sac la si fonctionnelle petite maison de m'man et s'être à moitié entretués sous l'œil impavide de la propre et parcimonieusement désespérée vieille dame, ils revêtent enfin les blousons à clous phosphorescents de la grande aventure.

Shepard n'est peut-être pas Shakespeare. La trame peut même sembler ténue. Mais on est bousculés par l'aberration de son monde qui dérape. Il mord les situations, les secoue, les retourne, les décorique, outrepassé le probable, galope derrière du rien ; on éclate de rire, le décalage entre les idéaux et cette planète qui se déglingue crève soudain les yeux et le cœur avec. La mise en scène très ciné de Luc Béraud et Jean-Michel Ribes chamboule tout. On comprend

pourquoi, Shepard, à 42 ans, ancien batteur de rock, poète beat, superstar de l'« Etoffe des héros », palme d'or à Cannes avec le scénario de « Paris-Texas », lauréat en 1979 du prix Pulitzer du roman, leur Goncourt, auteur d'une quarantaine de pièces, vedette de théâtre « off-Broadway » à New York, collaborateur de Bob Dylan, d'Antonioni, de Wim Wenders, de Patti Smith, de Mick Jagger, crève, aux Etats-Unis, le plafond des stars. Si ça pouvait donner aux auteurs d'ici l'audace d'oser briser les cadres, ouvrir les fenêtres et respirer, bon Dieu !

Bernard Thomas

Au théâtre de l'Athénée.

THÉÂTRE

« L'OUEST, LE VRAI », de Sam Shepard

Un cauchemar très climatisé

Paris, Texas, le film de Wim Wenders, Palme d'or 84 à Cannes, alimente les conversations des accrochés du cinéma. Or l'auteur du scénario de *Paris, Texas*, l'Américain Sam Shepard, écrit surtout des pièces de théâtre : l'une des plus récentes, *L'Ouest, le vrai*, un succès aux Etats-Unis, tente sa chance à Paris, au Théâtre de l'Athénée, dans une adaptation de Rudi Coupez.

C'est une histoire de scénario, justement. Retiré momentanément dans l'Ouest, dans la maison vide et isolée de sa maman, pour terminer la rédaction d'un scénario, Austin voit soudain débarquer là son frère Lee, qu'il n'a pas vu depuis plusieurs années.

Austin est un intello plutôt doux, aux muscles peu survoltés, un type à scrupules, un brin timide, ce qui n'est pas épatant pour convaincre les producteurs lorsqu'il veut caser un « scénar ».

Lee est une force de la nature. Une sombre brute, pour un peu. Braqué à mort contre l'établissement. Vivant de vols avec effraction. Il attaque, d'entrée, son frère. L'insulte. L'empêche de travailler. Traîne dans la boue les scénaristes, ces ordures qui ramassent un fric fou en scribouillant des inepties.

Il donne des coups dans les meubles, manipule des lames, boit comme un trou. A vue de nez, sa violence n'a pas de seuil. Il fait peur à son frère Austin, exaspéré par ce discours aussi aberrant qu'embrouillé.

Arrive le producteur, ou l'intermédiaire exécutif des producteurs, qui vient tâter un peu le scénario d'Austin. Et, là, Lee change de ton, reste grossier et agressif quand même mais mêlant cela à un tel rentre-dedans, malin comme tout, que le producteur commande, illico, ferme, contre une avance cash, un scénario à Lee, remettant à plus tard celui d'Austin. Néanmoins, comme Lee n'écrit pas, c'est Austin qui devra taper à la machine ce scénario de Lee, sous

sa dictée (en rendant lisibles les idées de Lee).

Dès que le producteur a tourné les pieds, Lee redevient la brute sauvage, terrorisante, du premier acte. Austin meurt de trouille. Et doit s'exécuter, taper à la machine les élocubrations de Lee, un western, « un vrai ». Evidemment, les choses dégèrent. Injures. Puis les coups. Dans la bagarre, les deux frères démolissent pratiquement, de fond en comble, la maison de la maman, qui arrive imprudemment de l'Alaska.

Telle était en tout cas la violence, la sauvagerie incroyables de cette pièce dans la mise en scène américaine, et surtout dans son adaptation télévisuelle, très remarquable. Et, tout en restant une œuvre de « boulevard bien élevé », cette pièce de Sam Shepard devenait une charge énorme contre le cinéma américain, le trafic des scénarios, les inconséquences des productions, cela se mêlant intimement à une histoire éternelle de « frères ennemis ». C'était aussi une étude curieuse de la fragilité des caractères, parce que Sam Shepard laissait deviner que les personnalités de ces deux frères, si absolument contraires, pouvaient devenir interchangeables, pour un peu...

Au Théâtre de l'Athénée, ce spectacle reste attachant, surtout parce que les comédiens, Roland Blanche (Austin), Richard Bohringer (Lee), Michel Berto (l'intermédiaire des producteurs), Louba Guertchikoff (la maman), bien construits par les metteurs en scène Luc Béraud et Jean-Michel Ribes, mènent la danse avec beaucoup d'acuité et de chaleur. Mais la violence américaine a été considérablement gommée. Lee ne fait plus vraiment peur, les deux frères ne réduisent pas sous nos yeux la baraque en bouillie. C'est mille fois plus moucheté, et aussi plus drôle.

MICHEL COURNOT.

le
quotidien

LE THEATRE
PAR JEAN-CLAUDE KERBOURC'H

L'Ouest, le vrai

Sam Shepard. Adaptation : Rudi Coupez. Mise en scène Luc Béraud et Jean-Michel Ribes avec Richard Bohringer, Roland Blanche, Michel Berto et Louba Guertchikoff. Au théâtre de l'Athénée à 20 h 30 ou 19 h (en romance).

A chacun son Far West

Pourquoi « L'Ouest, le vrai ? » L'Ouest de cinéma, celui des diligences, des attaques de diligences, des Rio Bravo et des chevauchées fantastiques est-il faux ? L'Ouest, le vrai, l'authentique, celui qui fait déborder toutes les frontières, celui qui dévise nos habitudes, il est, c'est bien évident, au fond de nous-mêmes comme un appel pressant, permanent, obsédant. Et c'est vers cet « Ouest » — là que Sam Shepard nous embarque, un « Ouest » dont l'horizon à la fin de la pièce, s'ouvrira sur l'infini, et peut-être sur l'éternité.

Shepard met en scène ses deux frères : Austin, un scénariste plutôt petit-bourgeois, plus ou moins bien arrivé, et Lee, son frère, mi-outard mi-voyou, qui a la tête dans les étoiles et dont le cœur est resté dans le désert, où il a vécu quelques années sublimes, et où il a laissé traîner ses rêves. Entre les deux hommes, dans une maison qu'on imagine isolée comme une sorte de ring où l'on n'entend plus, à la nuit tombante, que le chant des grillons, se s'engage une lutte apparemment sans pitié. Mais personne, dans ce combat fraternel, n'aura véritablement le dessus, parce que nous sommes pareils au fond, nos songes se ressemblent tous, il suffit de gratter un peu pour le découvrir. Austin (Roland Blanche) c'est le « bon », Lee, (Richard Bohringer) c'est la



Richard Bohringer, Michel Berto et Roland Blanche.

brute et le truand. Aussi efficaces l'un que l'autre, comme le texte de Shepard, au demeurant. Bohringer, fort en gueule, fait le fanfaron, joue les bravaches, mais il s'effondrera lui aussi, parce qu'on ne peut pas éternellement se jouer la comédie à soi-même. Roland Blanche, d'abord soucieux de préserver sa petite vie d'écrivain tarifié, se mettra à son tour à tout casser, à tout envoyer en l'air, dans un grand moment de folie, et, finalement, épaula contre épaula, il parvint avec son frère, vers le désert en arrière. Luc Béraud et Jean-Michel Ribes dans une mise en scène très « cinéma », aussi drue qu'est dru le texte de Shepard, n'ont pas manqué de souligner l'une des dimensions essentielles de la pièce : la sourde et rude affection qui, au-delà des apparences, unit Austin-Roland Blanche, et Lee-Bohringer. Pour Shepard en effet, rien n'a plus d'importance que ces jeux qui, remontant du fond de notre enfance, sont à la fois cruels et infiniment tendres, et qui font qu'un jour ou l'autre, nous sommes tous emportés par le vent d'Ouest.

J.-C. K.

JOUER A ECRIRE

Quelques remarques de Sam Shepard sur le "jouer" de l'écriture :
visualisation, langage, et la bibliothèque intérieure.
Ecrire, c'est quoi ? "Je suis sûr d'une chose, je n'en atteindrai
jamais le fond." (Sam Shepard)

J'entends souvent cette question : "D'où est venue l'idée de cette pièce ?" Je ne peux jamais répondre parce que ça me paraît vouloir mettre les choses cul par-dessus tête. Les idées émergent des pièces, pas l'inverse.

J'écris vite parce que c'est ainsi que ça passe chez moi.

Ce qui m'intéresse quand j'écris, c'est une structure ouverte où tout peut arriver à l'opposé d'un événement planifié avec soins et régularité, ce qui, pour moi, a toujours été aussi douloureux que de pisser des pièces de monnaie. Il y a des écrivains qui travaillent de cette manière avec succès, je les admire, mais je ne vois pas l'intérêt exactement. J'ai commencé à écrire des pièces dans l'espoir d'étendre la sensation de jeu (comme un "gosse") à la vie adulte. Si "jouer" devient "labeur", à quoi bon jouer.

Si je me trouve à l'intérieur du personnage au bon moment, je peux saisir ce qu'il renifle, voit, ressent et touche.

J'avais pris cette attitude : si la pièce avait des défauts... tout essai de les corriger était tricher.

Le langage... semble être le seul ingrédient ayant gardé le potentiel permettant d'effectuer des bonds dans l'inconnu.

Nous sommes continuellement en train de faire rentrer des images venues du monde extérieur à travers nos sens, même si nous en restons inconscients... Ces goûts de notre propre vie doivent être emmagasinés quelque part dans une espèce de bibliothèque intérieure... Cela doit vouloir dire que je pourrais sortir à n'importe quel moment de cette bibliothèque l'information exacte dont j'ai besoin. Et non seulement ça, mais cette information me serait rendue en tant que sensation "vive"...

J'écris à partir de ça comme si cela arrivait au présent. Ceci est similaire à la technique du jeu de l'acteur appelée "rappel". C'en est une bonne description. Je rappelle la chose elle-même.

La similarité entre l'art de l'acteur et celui de l'auteur est bien plus étroite que ne le pense la plupart des gens. En fait, l'auteur de théâtre est le seul acteur qui arrive à jouer tous les rôles. Le danger de cette méthode du point de vue de l'acteur est qu'il peut se perdre dans le rêve et oublier le public. La même chose est vraie pour l'écrivain mais l'écrivain ne se rend vraiment compte que lorsqu'il voit le public somnoler pendant ce qu'il avait cru être ses plus brillants morceaux...

J'ai le sentiment que l'environnement culturel où l'on a été élevé prédétermine une relation rythmique dans l'emploi même des mots. Dans ce sens, je ne pourrais être autre chose qu'un écrivain américain.

Il semble que, plus on écrit, plus il devient difficile d'écrire, car il devient plus difficile de se tromper soi-même. Cependant, écrire m'intéresse de plus en plus au fur et à mesure que j'avance et commence à révéler certains de ces secrets. Je suis sûr d'une chose, pourtant. Sûr de n'en jamais atteindre le fond.

Sam SHEPARD

Sam Shepard est né (de son vrai nom Steve Shepard Rogers) en 1943. Son père Sam était dans l'aviation en Italie. Blessé de guerre il rentre peu après.

La famille, père, mère, Sam et ses deux soeurs commencent à voyager à travers tous les Etats Unis. Des échos de ces années parcourent son oeuvre.

La famille aboutit en Californie, dans un ranch à Duarte, 25 Kms à l'est de Los Angeles. Le père, musicien amateur, joue de la batterie dans un groupe de jazz local. Bientôt le jeune Steve Rogers apprend à jouer de la batterie, lui aussi, et mieux que son père.

Et il commence à s'intéresser à la littérature, surtout à Jack Kerouac, Lawrence Ferlinghetti, Gregory Corso. Alors qu'il est encore en high school, un ami beatnik lui donne à lire *En attendant Godot*.

"Je ne savais pas ce que c'était, je ne voyais pas si c'était une pièce, un poème, un roman ou autre chose. Ce n'est pas devenu un modèle pour moi, rien de tel. Mais ce qui m'a frappé soudain, c'est qu'on peut tout faire avec les mots."

A la fin de ses études, Shepard passe une audition pour une troupe itinérante, avec laquelle il part en tournée pendant six mois. Il se retrouve à New-York en 1963. Il travaille d'abord comme serveur au Village Gate. Quand il écrit sa première pièce *Cowboys*, elle est acceptée par le Théâtre Genesis, petit théâtre avantgardiste dans le Bowery.

"Quand je suis arrivé à New York, on était plongé dans une atmosphère d'art. On était là pile où ça se passait, surtout dans le Lower Side. La Mama, Théâtre Genesis, Caffè Cino, tous ces théâtres démarraient à peine."

Une fois sa première pièce montée (en 1964), il se met à écrire frénétiquement. En vingt ans, plus de quarante de ses pièces ont été montées à New-York.

Le style de Shepard doit beaucoup aux musiciens de jazz et de rock. Pendant plusieurs années, il est batteur dans un groupe acidrock, The Holy Modal Rounders (dont on entend "Bird Song" dans *Easy Rider*). En 1971, il déclarait : "Je ne veux pas être auteur dramatique, je veux être star de rock'n'roll... Je me suis mis à écrire des pièces parce que je n'avais rien d'autre à faire."

Plusieurs de ses pièces se passent dans le milieu de la musique : *Melodrama Play* (1967), *Cowboy Mouth* (1971), qu'il écrit et joue avec Patti Smith et surtout *The Tooth of Crime* (1972) "une pièce avec musique", écrite en Angleterre à l'époque de sa rencontre avec les Rolling Stones, et les Who. Il a composé la musique de cette pièce, comme celle de *Operation Sidewinder* (1970).

Certains des moments les plus puissants de son oeuvre sont les fameux monologues shepardiens, ces "éjaculations lyriques" souvent comparés aux solos de jazz ou aux "riffs" d'un guitariste rock.

Shepard écrit, à l'occasion aussi, pour le cinéma. Il collabore au scénario de *Zabriskie Point* d'Antonioni ("une catastrophe" - Shepard), suivi de plusieurs autres dont le non-réalisé *Maxagasm* pour Mick Jagger. En 1983 il écrit son scénario le plus réussi : *Paris, Texas* (Wim Wenders), Palme d'Or à Cannes. Depuis 1978, Shepard a joué dans une demi-douzaine de films, notamment *Les Moissons du Ciel* (T. Malik) et *L'Etoffe des Héros* (Phil. Kaufmann) pour lequel il a été nommé aux Oscars. Son dernier *Touchstone Country* avec Jessica Lange est sorti à New York en automne 1984.

LE SPECTACLE DE LA SEMAINE SHEPARD ET BÉRAUD S'INTÉRESSENT AUSSI AU THÉÂTRE

L'Ouest, le vrai

Pièce de Sam Shepard
Mise en scène : Luc Béraud

Nous mettons des années à forger notre personnalité. Telle est cependant la fragilité de l'édifice, qu'à tout moment, une chiquenaude, un rien peut le renverser. Alors finie la comédie. Le masque arraché, la chair reste à nu. Voyez ces deux frères aux destins si contraires. Austin a fondé une famille, il écrit des scénarios pour Hollywood, on considère qu'il a réussi et il le croit, lui aussi. Lee, le bon à rien, le voyou, vit à présent dans le désert, comme un loup solitaire. Il tente d'oublier les hommes et surtout de s'en faire oublier. Entre ces frères ennemis, un imprévisible échange de rôles va avoir lieu : chacun prend la peau et la place de l'autre dans l'espoir de n'être plus soi-même. Le texte de l'acteur et scénariste américain Sam Shepard est de ces textes où l'essentiel se glisse entre les mots. Ce genre de pièces réclame de sensibilité très forts. Dirigés avec beaucoup de mise en scène de théâtre), Richard Bohringer, fauve écorché, affolé et furieux, et Roland Blanche, petit garçon pri-sonnier de son corps d'adulte, atteignent une vérité bouleversante. *L'Ouest, le vrai* est un spectacle qui ne meurt pas en nous aussitôt le rideau retombé. J.N.



Richard Bohringer : le fauve est lâché...

« L'Ouest, le vrai »

Deux écorchés

TOUT se joue dans une cuisine. En vingt-quatre heures. Dans un espace suffisamment banal pour nous projeter aux frontières du désert, sur un terrain de golf, dans des studios de cinéma ou en flash-back sur un campus au rythme incisif des fantasmes et des rancœurs de deux écorchés vifs, jaillis, tels deux bombes, de l'univers de Sam Shepard.

Dans cet affrontement violent de deux frères qui se retrouvent après une longue séparation, on ne sait jamais vraiment lequel mène l'action, la vapeur s'inversant avec sournoiserie. Chaque bribe de phrase, chaque silence, chaque attitude fait mouche, fouaillant avec humour — c'est là sa force — ce qui nous touche au plus profond.

« La personnalité, c'est tout ce qui est faux dans l'être humain explique Sam Shepard à propos de cette pièce. C'est tout ce qui a été forcé et ajouté. »

En forme d'interrogation

Richard Bohringer, fou-fougueux, et Roland Blanche, coïncé-malin (belles compositions en l'occurrence) sont les géniaux interprètes de ce constat en forme d'interrogation. Austin (Blanche) vit ses rêves ; sur le papier (il est scénariste), et Lee (Bohringer) court en trimardeur après ses rêves, quel est

le véritable aventurier ? Dans un moment de relâche et de complicité tendre qui a pour racines l'enfance, chacun avoue son admiration et implicitement son désir d'être l'autre.

« Quand je t'imaginai sur le campus, je te voyais entouré de ravissantes blondes » reconnaît Lee qui, deux minutes plus tard, n'hésite pas à séduire le producteur d'Austin (Michel Berto — co-casse à souhait) pour enlever le contrat de son frère tandis que celui-ci, provoqué dans ses retranchements les plus imprévisibles, s'en va voler dans une nuit tous les grille-pain des cuisines alentour...

On rit beaucoup dans cette comédie burlesque aux re-lents de souffre. Il faut dire que cette folle sous-jacente qui va finalement amener les deux frères, en vieux complices, à prendre le large vers Dieu sait quelle chimère, ou Dieu sait quelle catastrophe, est orchestrée avec une justesse de maître et un joli clin d'œil au final par la mise en scène de Luc Béraud et de Jean-Michel Ribes.

Monique PREVOT

France-Soir